
Pascal Nicolas-Le Strat, *Le travail du commun*

Toni Negri

Traducteur : Paolo Bellomo



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/variations/779>

DOI : 10.4000/variations.779

ISSN : 1968-3960

Éditeur

Les amis de Variations

Référence électronique

Toni Negri, « Pascal Nicolas-Le Strat, *Le travail du commun* », *Variations* [En ligne], 19 | 2016, mis en ligne le 08 avril 2016, consulté le 12 octobre 2018. URL : <http://journals.openedition.org/variations/779>

Ce document a été généré automatiquement le 12 octobre 2018.

Les ami•e•s de Variations

Pascal Nicolas-Le Strat, Le travail du commun

Toni Negri

Traduction : Paolo Bellomo

RÉFÉRENCE

Pascal Nicolas-Le Strat, *Le travail du commun*, Saint Germain sur Ille : Editions du Commun, 2016.

- 1 Ce livre trace un chemin qui va du *travail du commun* au *commun au travail*. Il a été écrit par un sociologue « militant » qui mène, ici, une réflexion sur sa pratique de recherche pour en dégager une synthèse théorique et politique. La trame du texte est composée de trois moments, dont chacun est porté par la discussion d'une proposition théorique : la première, principalement conceptuelle, autour du thème du commun, à partir de l'ouvrage *Commonwealth* de Hardt et Negri ; la deuxième est plutôt descriptive, phénoménologique, et se développe à partir de *Constellations*, ouvrage publié par le collectif *Mauvaise Troupe* ; la troisième est une réflexion pragmatique (mais peut-être faudrait-il dire éthique) à propos du livre d'un artiste : *Inventer son métier à la banlieue de l'art* d'Yvain von Stebut. Pour chacune de ces propositions, prises comme modèle, le premier angle de discussion est théorique, le deuxième critique-politique et le troisième éthique-esthétique : c'est ainsi que s'organise cette recherche. Le problème posé est toujours le même : comment parcourir l'espace qui va du *travail en commun* au *commun au travail* ? – les trois niveaux de la réflexion sont ceux de l'analyse du concept, de la définition d'une « éthique qui agit » et d'une pragmatique qui entend l'activité comme un « art de faire commun ». Mais suivons de plus près ce qui est développé dans le livre.
- 2 D'abord, qu'entendons-nous par « travail du commun » ? Nous entendons une pensée et un agir *écosphique*, nous dit Pascal Nicolas-Le Strat. Il ne faut pas s'inquiéter de ce terme : nous sommes sur un terrain déjà exploré par Felix Guattari (et par beaucoup d'autres

avec, avant et après lui), et sur un terrain de réflexion biopolitique. Nous reviendrons ultérieurement vers les auteurs qui ont étudié ce champ. Pour l'instant, disons qu'une première étape consiste à vérifier la possibilité et la capacité de « construire le commun » et de faire de cette construction une *institution*. Construire le commun, c'est se regrouper, coopérer, prendre en charge des initiatives entrepreneuriales et, surtout, communicatives et artistiques, et donner de la puissance à ces actions, sans jamais oublier qu'elles devront être consolidées et projetées dans le futur.

- 3 La forme dans laquelle tout cela se réalise – et c'est là la *deuxième* étape – est de nature oppositionnelle. Travailler le commun veut dire lutter, développer des stratégies qui permettent de construire et d'organiser une autonomie de vie. Ici, le discours est déjà engagé dans la réalité des choses, la sociologie est déjà devenue action. D'où la nécessité du caractère instituant d'un tel travail : la présence d'un « devoir être » dans l'analyse sociologique n'est pas ici l'avènement d'une transcendance mais plutôt le consentement à une immanence absolue, à la coprésence de l'analyse et du projet. *Squats*, occupations, *ZAD* etc. resteraient des espaces vides s'ils n'étaient pas peuplés de luttes et d'activités oppositionnelles pour construire une autonomie et déterminer une « altérité ». Une autonomie de vie en opposition aux structures de pouvoir. C'est ici qu'un véritable *empowerment* institutionnel devient possible, quand la résistance et la créativité ordinaire, à l'encontre des logiques objectives qui écrasent la vie, construisent leurs propres institutions, à savoir des structures « en processus » et réellement incorporées, en résistance contre l'ennemi. Et en auto-réflexivité – ce qui ne doit jamais faire défaut ni au travail de l'acteur, ni à celui du sociologue. Ce déplacement prend donc forme grâce à un effort d'auto-réflexivité et grâce au passage d'une définition théorique de l'agir en commun à sa vérification dans une pratique constituante. La référence à Castoriadis est ici importante, précisément dans la mesure où ce rapport réflexif à l'auto-structuration institutionnelle est posé comme essentielle. Mais tout aussi important pour cette transition est l'apport dynamique et structurant des *agencements collectifs* guattariens.
- 4 Qu'est-ce qu'on entend par « commun au travail » ? Le plan d'analyse est complètement déplacé. Auparavant, on progressait au fur et à mesure qu'on agissait et qu'on construisait, désormais, ici, la transformation est assumée, une épistémologie du commun est déterminée, autrement dit la resocialisation de soi par le commun est complètement prise en compte et, conséquemment, aussi, l'agir ensemble. Le commun est réellement réapproprié, et il s'affirme publiquement à l'occasion de la détermination des extériorités productives et à travers l'expression des besoins qui s'organisent collectivement. L'agir réflexif dans une perspective écologiste se prolonge maintenant dans une auto-conscience collective qui veut construire un monde.
- 5 Comment se dessine cet espace entre « travail du commun » et « commun au travail » ? Autour de cette question se construit la partie la plus intéressante de l'ouvrage mais, en réalité, il ne s'agit pas d'une partie mais d'un *continuum*. C'est là que le sociologue montre l'originalité de sa méthode : celle qui, à pieds nus, parcourt des territoires inconnus – « ânes du désert », disait un des maîtres de cette sociologie libre et aventurière, « ânes du désert » qui marchent seuls, tracent des pistes et trouvent des sources d'eau. Cette méthodologie est équivoque et ambivalente mais toujours positive ; elle navigue entre hypothèses et résultats qui s'enchevêtrent de manière extrêmement étroite. Dans les années 60, en Italie, nous l'appelions *conricerca*. Elle manifestait l'identification du chercheur à son objet ou, mieux, la jonction entre le chercheur et le sujet pour construire

ensemble les luttes et les nouvelles réalités... elle se caractérisait aussi par la capacité de l'objet à faire retour sur le sujet.

- 6 Venons-en aux critères fondamentaux (ses « transcurrences » si nous voulions plaisanter) de cette recherche. Elle invite avant tout à *défaire l'impuissance*, c'est-à-dire à agir sur soi-même afin de frayer un chemin dans le contexte difficile dans lequel nous nous déplaçons et de dépasser les obstacles qui entravent non seulement la connaissance mais aussi la possibilité de vivre. Le deuxième enseignement est une invitation à se réapproprier l'action collective et la capacité à construire *dans et avec* l'environnement qui nous entoure. Elle prône enfin, en troisième lieu, une pratique des *arts* pour la construction du commun. Dans cette invitation à construire ensemble, à s'approprier un « métier » afin d'ouvrir une brèche dans la réalité multiple constituant le commun, nous retrouvons l'appel à un savoir-faire ancien, l'appel à une communauté au travail.
- 7 Ce qui est central ici, c'est l'immersion de l'auteur, l'immersion des sujets engagés dans la recherche, dans la réalité. Elle relève d'un *chemin du milieu*, dans un mouvement qui va de la constitution de soi, de la subjectivation à la constitution d'un monde, à la construction d'une institution. Un *chemin du milieu* qui nous laisse souvent dans l'embarras, toujours dans l'incertitude. Ce serait cependant une erreur d'assimiler cette incertitude, ce doute, cette identification confuse à une simple disposition psychologique. Ces facteurs d'incertitude propres à cette méthodologie renvoient en fait à une réalité sociale et historique particulière : la transition du moderne au postmoderne, de la vie et de la production en usine / dans l'industrie à la vie et à la production dans et par le social, la transition qui a vu le passage d'une forme de travail soumise à la discipline productive à une forme de « produire » qui fait question entre vieille discipline et nouvelle production de subjectivité – qui hésite entre ces formes de vie, dans une incertitude inévitable mais avec une puissance sans cesse réattestée.
- 8 Nous avons tous encore beaucoup à apprendre sur ce terrain qui, comme le dit Nicolas-Le Strat, est celui de la constitution de soi et de l'institution de notre rapport aux autres. C'est également le terrain de la précarisation de la vie mais aussi du passage à ce travail cognitif qui fait ressembler de plus en plus la production à un art. Ce passage est aussi un terrain déterminant du point de vue politique dans la mesure où ces nouvelles formes de vie, de technologie et de composition du travail affrontent – sur un mode oppositionnel – les nouvelles formes d'assujettissement, les nouvelles technologies et les nouvelles façons de contrôler les communautés. Il existe, en définitive, toute une phénoménologie historique à prendre en compte et à parcourir dans cet espace entre « travail du commun » et « commun au travail ».
- 9 En conclusion de son essai, Nicolas-Le Strat se réfère à l'œuvre de James Scott, *Zomia*, qui restitue une expérience ethno-anthropologique développée sur cette terre par des peuples nomades qui, à la marge des grands pays souverains du sud-est asiatique, cherchent à établir leur habitat mais refusent d'être gouvernés. C'est un lieu où commun et autonomie coïncident, un territoire toujours ouvert. Devons-nous considérer la référence à *Zomia* comme l'aboutissement de l'analyse de Pascal Nicolas-Le Strat ? Non, si, en cela, nous prétendons que l'auteur s'identifie à cette conclusion. Il ne procède pas de cette façon, pas plus qu'il ne s'identifie à Guattari ou Castoriadis – ou à Lefebvre, De Certeau, Clastres et Rancière – des auteurs très présents dans son discours autant philosophique que sociologique. En effet, ce que Nicolas-Le Strat nous propose relève plutôt d'une pédagogie, au sens étymologique d'orienter et d'éduquer. Il est toutefois certain que sa référence à *Zomia* souligne un passage singulier à la politique, à partir

d'une pratique du refus de l'institution et de l'embrigadement (de l'engagement). Cette transition politique se réalise en agissant en profondeur dans la construction d'une autonomie capable de devenir institution – une institution ouverte, certes, mais nécessaire. C'est bien ce chemin qu'il faut engager afin de construire une *démocratie sans souveraineté*, contre la Souveraineté – un enjeu qui ne cesse d'interpeller les consciences d'aujourd'hui.

- 10 En ce sens, le livre de Pascal Nicolas-Le Strat est une formidable « introduction au politique », parce qu'il saisit – avec la prudence qu'exige la traversée d'une *terre du milieu* – le commun en tant que mode collectif de production. C'est à partir de cette ontologie du commun qu'il est possible de développer les catégories d'un savoir et d'une éthique. Et c'est uniquement grâce à ce contenu ontologique que les connaissances et les actions deviennent politiques, ou, mieux, qu'elles construisent le politique dans ce nouveau siècle.

AUTEURS

TONI NEGRI

Philosophe, ancien professeur associé à l'Université Paris 8